

LA STRATÉGIE EN THÉORIES

Vincent Desportes

Institut français des relations internationales | « Politique étrangère »

2014/2 Eté | pages 165 à 178

ISSN 0032-342X

ISBN 9782365672924

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-politique-etrangere-2014-2-page-165.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Institut français des relations internationales.

© Institut français des relations internationales. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La stratégie en théories

Par **Vincent Desportes**

Vincent Desportes, général de division (r), a été directeur de l'École de guerre. Il enseigne la stratégie à Sciences Po et à HEC. Il a notamment publié *Décider dans l'incertitude* (Economica, 2007).

Le terme « stratégie » remonte à l'Antiquité grecque et sa signification a évolué avec le temps. S'il est aujourd'hui galvaudé et utilisé dans tous les domaines, il a précédemment fait l'objet d'essais de définition par les plus grands penseurs de la guerre. Ces derniers s'accordent sur le fait que la stratégie suppose une finalité et un adversaire. Pour atteindre son but en dépit des actions adverses, le stratège a besoin de liberté d'action et doit faire preuve d'une grande faculté d'adaptation.

politique étrangère

Aucune définition de la « stratégie » n'est universellement reconnue. Au contraire, quittant les champs de guerre dont il était issu, le terme s'est banalisé – jusqu'à ne plus signifier qu'« important » dans l'esprit de beaucoup – et répandu dans de multiples domaines de l'activité humaine. Il serait donc vain d'en donner ici une énième définition qui ne serait reconnue que par son auteur.

Pour approcher sa signification, on peut en revanche en étudier l'histoire, de son apparition à son utilisation extensive aujourd'hui. Par ailleurs, comme pour tous les objets complexes qui résistent aux tentatives de formulation simple, il est préférable non d'en définir les limites – floues et contestées : où s'arrête la tactique, où commence la stratégie ? –, mais d'en circonscrire le cœur, de saisir ce qui le caractérise et donc d'éliminer ce qui, privé d'un élément constitutif essentiel, ne peut être considéré comme stratégie mais doit l'être comme un autre processus d'organisation de l'action humaine.

Car il s'agit bien de cela : organiser l'action humaine, en conjuguant des voies et des moyens, mais à un certain niveau, en vue d'un certain type de finalité.

Un long cheminement

Stratégie vient du grec *Stratos Agein*, l'armée que l'on pousse en avant, qui conduit à *strategos*, le général : la fonction de stratège apparaît à Athènes, au ^v^e siècle avant notre ère. Les Romains latinisent le concept et parlent du *strategus*, le chef d'armée, tandis que les Byzantins reprennent le terme de *strategos*. En Occident, les termes de stratège et de stratégie disparaissent pendant plusieurs siècles pour ne réapparaître qu'à l'époque moderne. Hors du monde gréco-romain et à l'exception de la Chine avec Sun Zi, on ne trouve pas de concept équivalent même dans les sociétés ayant élaboré un art de la guerre perfectionné. C'est au ^{xviii}^e siècle que renaissent les termes de stratégie (Joly de Maizeroy, 1777) et de stratège, accompagné au ^{xix}^e de celui de stratéliste, ce dernier pensant la guerre tandis que le premier la conduit.

La renaissance du concept de stratégie correspond à la fois à l'esprit des Lumières – qui pousse à la réflexion sur la guerre afin d'en maîtriser les ravages et les règles – et à la complexité croissante de l'art militaire, les armées devenant plus nombreuses, donc plus difficiles à manier. L'articulation divisionnaire – qui, à partir du ^{xviii}^e siècle, dissocie progressivement les masses de manœuvre uniques en divisions autonomes d'armée – entraîne l'apparition d'une dimension supérieure de l'art de la guerre. Le maréchal de Saxe parle des « grandes parties de la guerre »¹, les auteurs du ^{xviii}^e siècle évoquant plus volontiers la « grande tactique ». Le concept de stratégie ne s'impose véritablement qu'avec les travaux d'Antoine de Jomini et de Carl von Clausewitz, au début du ^{xix}^e siècle.

Dès lors, par un glissement vers l'art opérationnel, la stratégie est progressivement considérée comme d'ordre militaire et relative au commandement en temps de guerre, même si cette conception méconnaît l'enseignement des fondateurs, notamment Clausewitz, sur sa dimension fondamentalement politique. Il faut attendre le Britannique Julian Corbett – qui définit en 1911 la stratégie comme « l'art de diriger la force vers les fins à atteindre » – pour retrouver un dépassement de la sphère militaire.

Les espérances d'une guerre courte ayant été déçues lors de la Première Guerre mondiale, l'un des soucis primordiaux des belligérants fut la mobilisation économique, cette évolution conduisant à l'émergence de stratégies non militaires et donc au concept de « grande stratégie » qui prévaut

1. Voir les références bibliographiques à la fin de l'article. De manière plus générale, le lecteur pourra se reporter aux ouvrages de H. Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 1999 et de B. Pénisson, *Histoire de la pensée stratégique*, Paris, Ellipses, 2013.

sous diverses appellations. Au milieu des années 1920, le Russe Aleksandr Svechin parle de « stratégie intégrale », tandis que le Britannique Basil Liddell Hart utilise le terme de « grande stratégie ». En 1935, le général allemand Ludendorff vulgarise le concept de « guerre totale ». En 1937, l'amiral français Castex propose le concept de « stratégie générale » pour désigner « l'art de conduire, en temps de guerre et en temps de paix, l'ensemble des forces et des moyens de lutte d'une nation », cette stratégie générale « coordonnant les stratégies particulières, celles de divers secteurs de la lutte : politique, terrestre, maritime, aérien, économique, colonial, moral... » Adolf Hitler explique ses succès initiaux par une « stratégie élargie » définie comme « la coordination de toutes les ressources sous une direction unique des tâches politiques et militaires ». En 1944, le concept de « stratégie globale » apparaît aux États-Unis : elle entend organiser la convergence des moyens de l'État pour la réalisation de ses fins. Le général français Beaufre, estimant que toute guerre est conduite « dans tous les domaines d'action, politique, économique, culturel, etc. », adopte l'expression de « stratégie totale ». Ainsi, le lien entre la politique au plus haut niveau et l'emploi de la force militaire comme outil de celle-ci, lien que Clausewitz avait postulé mais qu'il n'avait pas encore associé au mot « stratégie », fait progressivement l'objet d'un consensus universel.

Dans les années 1950, les économistes commencent à parler de stratégies d'entreprise. La société civile importe ainsi un concept militaire au moment où les militaires adoptent eux-mêmes les concepts civils, la stratégie se trouvant alors concurrencée par le *defense management* ou la gestion de crise. L'élargissement du concept conduit progressivement à son affaiblissement, toute approche rationnelle pour résoudre un problème quelconque, tout élément important d'une action devenant stratégique. Il est donc nécessaire de retrouver l'essence de l'activité stratégique et ses éléments consubstantiels.

L'essence de la stratégie

La finalité

La stratégie suppose une finalité. Il ne peut y avoir stratégie s'il n'y a pas finalité de l'action ; à l'inverse, une action non finalisée ne peut pas être stratégique. Pour Bernard Brodie, « la théorie stratégique est une théorie pour l'action [...] la stratégie, c'est "comment agir" [...], guider dans l'accomplissement de quelque chose et le faire efficacement » (1973) ; pour Beaufre, « l'action stratégique vise toujours un résultat ». On ne peut concevoir de stratégie sans but à atteindre, puisque c'est à partir de celui-ci que sera organisée la mise en œuvre des moyens et bâtie la cohérence du raisonnement stratégique. Il s'agit donc forcément d'un rétro-raisonnement

visant à la mise en œuvre de moyens pour parvenir à une fin. La stratégie, le stratège, apparaissent fondamentalement comme une interface entre une instance supérieure, dite politique, et une instance technique, dite opérationnelle. La stratégie suppose donc l'existence d'une intention stratégique. La question du pourquoi s'affirme ainsi comme la question essentielle, la problématique du sens étant centrale dans toute stratégie : le stratège définit le quoi, mais il ne peut le faire qu'en parfaite compréhension du pourquoi défini par l'autorité supérieure.

Apparaît ici la première difficulté consubstantielle à toute stratégie : les finalités politiques sont toujours multiples, rarement clairement définies et loin d'être stables. Le stratège doit ainsi s'attacher d'abord à donner une matérialité à des intentions le plus souvent volontairement floues, puis à adapter sans relâche son action à une finalité mouvante à partir d'une situation elle-même mouvante qu'aura créée la poursuite de la finalité précédemment définie. À cette évolution perpétuelle imposée par le haut se rajoute l'évolution imposée par le bas, par la « vie propre » de la guerre qui, animée d'une « dynamique propre » (Clausewitz), échappe vite tant à son créateur qu'au carcan dans lequel le stratège cherche à la contenir. Comme toute action humaine, la guerre – qui est « sujet » et non « objet » – « échappe à ses intentions » (Edgar Morin), forçant le stratège à une attitude permanente d'adaptation.

Si l'on admet que le stratège – interface entre le politique et l'opérationnel – doit sans cesse équilibrer l'équation « fins, voies, moyens », on perçoit que son rôle central est d'établir, par le dialogue, le meilleur compromis entre le souhaitable et le possible. Pour Charles de Gaulle, il n'est pas de bonne stratégie qui ne saurait « proportionner l'enjeu et les moyens ». La réalisation des fins nécessite ainsi une corrélation attentive et continue des moyens, la valeur des fins pouvant finalement s'évaluer à l'aune des ressources dévolues, les premières et les secondes se déterminant en permanence de manière réciproque.

L'altérité

La conception de l'action n'est stratégie que si elle s'oppose à un Autre, à la fois volonté et intelligence. Dans le cas contraire, elle n'est que technique. L'alpiniste, aussi hostiles que soient les conditions qu'il rencontre, n'est pas un stratège mais un technicien, car la montagne n'a pas la volonté d'interdire son succès. La stratégie, c'est le choc des intelligences, chacune se heurtant à une intelligence antagoniste pour parvenir à ses propres fins par nature opposées ou différentes de celles de l'Autre. D'où la définition de Beaufre considérant que « la stratégie

est une dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit » (1963), ce raisonnement conduisant Hervé Coutau-Bégarie à stipuler que « nier la volonté de l'ennemi, c'est violer l'axiome fondamental de la stratégie » (1999).

Dès lors, la stratégie se vit comme une interaction permanente, un phénomène d'action/réaction qui se développe dès que le premier coup a été joué par l'un des protagonistes. Dialectique des volontés et dialectique des intelligences, l'affrontement stratégique est d'abord un affrontement intellectuel, dans lequel le renseignement trouve, par nature, une place essentielle, toute stratégie courant en permanence le risque mortel d'être ethnocentrée, de considérer l'Autre comme un autre soi-même.

Le risque mortel d'une stratégie ethnocentrée

Toute stratégie ne peut donc être qu'évolution permanente, contrairement à la programmation ou à la planification, figées par nature. Toute stratégie subit les règles fondamentales clairement exprimées par Clausewitz : les « lois de l'action réciproque ». Pour le Prussien, dans la guerre, qui est « collision de deux forces vives », « l'action est réciproque, [...] chaque adversaire faisant la loi de l'autre ». Cette « volonté indépendante de l'adversaire » (Moltke) est la première source de « l'incertitude ». Celle-ci, accrue par le phénomène de « friction » et le « brouillard de la guerre », différencie « la guerre réelle de la guerre sur le papier » (Clausewitz) ; avec « l'altérité », elle constitue l'une des deux caractéristiques structurantes et incontournables de l'espace stratégique.

Dans ce « duel à vaste échelle » (Clausewitz), on voit dès lors la place fondamentale que revêt la liberté, la sienne et celle de l'Autre, le maréchal Foch évoquant « la liberté de l'ennemi comme condition inéluctable de la guerre » et insistant sur l'absolue nécessité de conserver la sienne, « toute dialectique de lutte revenant à un conflit pour la liberté d'action » selon Beaufre (1963). La stratégie est un raisonnement en vue de l'action, l'interdiction de celle-ci conduisant à la fin de l'action stratégique : l'essence de la stratégie place ainsi au sommet des principes celui de « liberté d'action », d'ailleurs reconnu comme essentiel par toutes les cultures stratégiques.

Les pyramides des stratégies – stratégie et tactique

Tactique et stratégie renvoient toutes deux à l'art de la conception et de la mise en œuvre d'une action finalisée. Peu d'auteurs s'accordent sur la distinction entre ces deux concepts. C'est qu'il s'agit d'une différence de niveau, beaucoup plus que de nature : Castex en rend bien compte lorsqu'il

avance l'idée d'un « spectre de la stratégie » pour marquer son insertion dans un processus dont la politique constituerait l'infrarouge et la tactique l'ultraviolet. Cette idée, fondamentale, est également exprimée par Beaufre qui évoque une « pyramide des stratégies, la stratégie totale, au sommet, combinant les diverses stratégies générales propres à chaque domaine, elles-mêmes harmonisant les stratégies opérationnelles de leur ressort ».

Historiquement, le concept de stratégie se construit, on l'a vu, comme un élargissement progressif de la tactique qui commence par utiliser des moyens réduits, pour des objectifs limités, dans des espaces étroits. Il s'agissait donc – et il s'agit toujours – de disposer et de mettre en œuvre des troupes et des capacités, grâce à des techniques, au cours d'un acte opérationnel constitutif de ou constituant une bataille. Les espaces s'ouvrant et les moyens augmentant, il a fallu penser « grande tactique », puis « stratégie », puis « stratégie générale », etc., chaque nouveau concept se voulant plus englobant que le précédent. C'est donc ici que réside fondamentalement la différenciation. La tactique relève de la bataille, quand la stratégie relève finalement de la guerre. Pour Clausewitz, « la tactique est la théorie relative à l'usage des forces armées dans l'engagement, la stratégie est la théorie relative à l'usage des engagements au service de la guerre ». C'est un système de poupées russes s'emboîtant les unes dans les autres : la stratégie est l'englobant, la tactique est l'englobé, un moyen pour une fin, celle de l'englobant, l'englobant ultime étant naturellement la finalité politique. Beaufre cisèle la distinction : « La stratégie est l'art de faire concourir la force² à atteindre les buts de la politique ; la tactique est l'art d'employer les armes dans le combat pour en obtenir le meilleur rendement. »

Cette idée de subordination, de la plus petite à la plus grande des *matriochkas*, indique bien la logique hiérarchique des conceptions de l'action, du tactique au stratégique, chaque action de niveau inférieur devant être guidée et contrainte par la finalité et la logique du niveau supérieur. Elle indique bien aussi leur sensibilité aux circonstances. L'englobant voit plus loin que l'englobé, il est donc moins sensible aux circonstances. Loin d'être figée, la stratégie ne doit cependant être affectée que par les événements majeurs et surtout pas se plier trop étroitement aux circonstances puisqu'elle entend les modeler pour parvenir à son but. À l'inverse, la tactique est essentiellement contingente. Le stratège établit le cap, l'objectif, la stabilité au milieu de l'évolution incessante. À l'adaptabilité tactique s'oppose ainsi un certain degré de rigidité stratégique.

2. Dans l'esprit du général Beaufre, il s'agit ici de la force de l'État dans toutes ses dimensions et non pas seulement de la force militaire.

La part du quantifiable, du modélisable, se réduit progressivement du tactique au stratégique : ce sont alors des intelligences très différentes qui excellent dans chacune de ces parties de l'art militaire. La distinction de De Mazeroy vaut toujours, malgré ses deux siècles. Pour lui, « la tactique est une science de mesure et de proportions [...] elle se réduit aisément à des règles sûres parce qu'elle est toute géométrique [...] la stratégie ressort de la dialectique, exige les talents de l'esprit mais encore les vertus de l'âme [...] la philosophie, la morale, la politique et l'histoire sont obligées de lui prêter leurs lumières. » L'aspect global de la stratégie apparaît déjà ici, comme sa complexité qui conduit trop souvent l'homme de guerre à en rejeter l'incertitude pour se réfugier dans la recherche de solutions tactiques ou techniques, justifiant régulièrement le jugement du maréchal de Saxe en 1733 : « Très peu de gens s'occupent des grandes parties de la guerre. Ils passent leur vie à manœuvrer des troupes et croient que l'art militaire consiste seul dans cette partie. Quand ils viennent au commandement des armées, faute de savoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils savent. »

L'esprit stratégique est un esprit visionnaire, qui voit loin, porte au-delà des contingences immédiates, ne se laisse pas brouiller par les passions du moment. Pour lui, le futur proche se déduit du futur lointain plus qu'il n'est imposé par le passé. Au fond, quand le tacticien bâtit le futur à partir du présent, le stratège, pour sa part, construit le présent à partir du futur.

L'esprit stratégique est un esprit visionnaire

L'esprit stratégique est aussi un esprit de synthèse qui, selon le mot de De Gaulle, sait « distinguer l'essentiel de l'accessoire ». Pour Clausewitz, « la théorie sert à faire la lumière sur la masse des objets pour que l'entendement trouve plus facilement son chemin ». Pour lui, la stratégie « sépare ce qui est important de ce qui est secondaire » ; elle permet ainsi la synthèse qui, en retour, permet l'action. Foch affirme de son côté : « J'ai gagné la guerre en ramenant tout au simple. » Quant au maréchal von Rundstedt, selon Erich von Manstein, « il voyait immédiatement l'essentiel et ne s'occupait que de celui-ci, restant indifférent à l'accessoire ». Le stratège voit loin, voit clair, voit l'essentiel et se concentre sur cet effet déterminant dont la seule réalisation conduira par elle-même au succès stratégique.

L'inversion des niveaux

Cette logique hiérarchique entre tactique et stratégie est généralement admise. Elle se heurte pourtant parfois à deux difficultés. La première, bien notée par Clausewitz, est que, dans le « chaudron de la guerre », les « buts *dans* la guerre », donc les objectifs tactiques, au lieu de rester

subordonnés aux « buts *de* la guerre », donc les finalités politiques, s'en détachent. Alors, dotés de leurs vies propres, subordonnés aux pures logiques d'efficacité technique, les premiers finissent souvent par s'imposer aux seconds ; ils contribuent ainsi à donner à la guerre cette « vie propre » qui la conduit régulièrement bien au-delà et bien ailleurs que ce qui avait été initialement voulu.

La seconde difficulté est que, avant même la guerre, l'obsession de la bataille peut venir subordonner la stratégie à la tactique, voire effacer l'idée stratégique. Cette inversion de la logique fondamentale marquera la Première Guerre mondiale, conflit profondément a-stratégique, avec les massacres terribles qui en résulteront. Pour Moltke l'ancien, dont la philosophie fonde le style de commandement allemand, « devant la tactique se taisent les prétentions de la stratégie, qui doit savoir s'adapter à la situation nouvellement créée ». Cela conduira, entre autres, le général allemand von Falkenhayn à concevoir la bataille de Verdun sur une seule idée : « saigner l'armée française à blanc, faire un trou, on verra après » ; ou bien les généraux von Hindenburg et Ludendorff, appliquant le précepte moltkien (« La stratégie fait de son mieux pour la politique, mais dans son action, elle doit être complètement indépendante »), à déclencher la guerre sous-marine à outrance qui, conduisant à l'entrée en guerre des États-Unis, amènera l'Allemagne à sa perte. Rien de bien mieux, hélas, à l'ouest du Rhin où Foch estime que « la stratégie n'existe pas par elle-même, elle ne vaut que par la tactique puisque les résultats tactiques sont tout » et, où, du général Joffre, commandant en chef, jusqu'aux plus petits niveaux, on ne connaît qu'une directive simple : « On attaquera l'ennemi partout où on le rencontrera », avec pour tout bréviaire stratégique, le culte de l'offensive...

Graves errements dont le résultat est toujours le même. Mieux vaut donc, pour l'homme de guerre, se rappeler le précepte du maréchal Montgomery : « Rendre tactiquement possible ce qui est stratégiquement désirable », et admettre avec Beaufre que « la stratégie, c'est le choix des tactiques ».

Les deux principes fondamentaux

Est-il possible d'identifier des règles permanentes qui régiraient la conception et la conduite de la stratégie ? Sur ce point, les écoles varient entre la position négative exprimée à la fin du XVIII^e siècle par le prince de Ligne (« Mon premier principe à la guerre est de ne pas en avoir »), par le maréchal de Saxe (« Toutes les sciences ont des principes et des règles, la guerre n'en a point ») puis plus tard par Beaufre (« La guerre est un phénomène

social trop complexe pour se laisser dominer par une quelconque formule simple »), et celle de Jomini, clair sur l'existence de principes : « La stratégie restera avec ses principes, qui furent les mêmes sous Scipion et les César, comme sous Frédéric, Pierre le Grand et Napoléon, car ils sont indépendants de la nature des armes et de l'organisation des troupes. »

L'observation des cultures stratégiques montre d'ailleurs la relativité des principes. Sauf exception, ceux-ci apparaissent davantage liés à des circonstances historiques, géographiques, sociales, culturelles, de puissance, qu'à la nature de la guerre elle-même. L'exemple le plus frappant est le principe de « concentration des forces (ou des efforts) » que la pensée occidentale tient pour un principe absolument universel alors qu'il est n'est pas reconnu par la pensée stratégique chinoise, laquelle s'articule d'abord autour du contrôle des espaces et de la non-bataille. Pas d'attitude doctrinaire, donc, devant les « Principes » dont le général Debeney, chef des armées françaises après la Première Guerre mondiale, disait que « la guerre a pour premier effet de modifier la forme sous laquelle ils se présentent ».

Par ailleurs, la lecture des théoriciens montre une double tendance. Plus la stratégie est perçue comme une science, plus le stratégame est tourné vers la bataille, vers la tactique voire la technique. Plus le stratégame prétend rationaliser et plus il défend l'existence de principes nombreux susceptibles de conduire à la maîtrise de l'objet guerre et, partant, de permettre le succès par la simple application de règles. À l'inverse, plus la stratégie est perçue comme un art, plus le stratégame s'intéresse à la guerre et « ses hautes parties », plus il en admet le concept de « dynamique propre » et moins il accepte l'idée de principes définitifs et impératifs. À l'ouest du Rhin, l'esprit des Lumières va produire des approches déterministes, voire dogmatiques quand, sur l'autre rive, la *Critique de la raison pure* (Kant) va influencer sur la perception de la guerre et conduire à des approches réalistes, limiter les prétentions de la raison, mettre l'accent sur les dimensions mentales et morales, sur les facteurs immatériels et produire un style de commandement dont les armées françaises ont terriblement souffert au cours des mois d'août 1870 et 1914, puis en mai 1940.

Ainsi, plus on s'intéresse aux petits échelons, et plus les principes, les règles, se multiplient et s'affermissent jusqu'à devenir des règlements strictement exécutables. À l'inverse, dès que la réflexion s'élève, elle limite et simplifie les principes jusqu'à reconnaître qu'ils ne sont que des guides « d'application variables suivant les circonstances » (Foch), à appliquer « en creux ». Ainsi pour Napoléon Bonaparte, « le génie agit par inspiration...

[mais] c'est déjà quelque chose que, dans telle ou telle occasion, on pense que l'on s'écarte des principes », quand l'archiduc Charles estimait pour sa part qu'il fallait « contraindre l'ennemi à s'éloigner des principes de la stratégie sans s'en écarter soi-même ».

Au sommet de la réflexion stratégique, on admet avec de Gaulle que « l'action de guerre revêt essentiellement le caractère de la contingence » et que, évitant « l'excès de technique qui obscurcit la vision des ensembles », rejetant les « doctrines d'école », le stratège vaut d'abord par son aptitude à juger, sa capacité de synthèse, sa force morale. Au cœur de l'affrontement stratégique, « tout est incertain, hormis la somme de volonté et d'énergie que le chef porte en lui » (Moltke) : « il n'y a pas de système universel, mais seulement des circonstances et des personnalités » (de Gaulle). C'est la vieille leçon de Hans Delbrück : « À la guerre, les éléments de l'action étant tous incertains et relatifs, l'action stratégique ne peut pas être doctrinaire ; elle surgit de la profondeur du caractère. »

Au sommet donc, ne s'affirment que deux principes centraux découlant directement de la nature profonde de la stratégie, art de parvenir à son objectif malgré la volonté de l'Autre, dans des circonstances éminemment variables.

Le premier, déjà évoqué, est celui de « liberté d'action », au cœur de toute stratégie et que Foch qualifie « d'absolu ». La stratégie, étant la conception puis la mise en œuvre d'une action en vue d'atteindre un objectif fixé par le niveau politique, elle suppose la liberté d'agir qui se pose ainsi en condition même de la stratégie. Pas de surprise de voir Xénophon résumer : « L'art de la guerre est, en définitive, l'art de garder sa liberté

La liberté d'agir se pose en condition même de la stratégie

d'action. » Et Bugeaud d'affirmer : « Le grand art consiste à combattre là où l'on veut, quand on veut. » Beaufre conduit magistralement le raisonnement : « La stratégie est l'art de la dialectique des volontés employant la force pour régler leur conflit [...] la lutte des volontés se ramène à une lutte pour la liberté d'action [...] le combat pour la liberté d'action est donc l'essence de la stratégie [...] chacun cherchant à la conserver et à en priver l'adversaire, cette lutte incessante pour la domination en termes de liberté d'action se jouant à somme nulle. » Ce principe est non seulement essentiel aux plus hautes sphères, mais il l'est à chacun des cinq niveaux de la guerre : politique, stratégique, opératif, tactique et technique. Il se décline en de multiples sous-principes : réserves, renseignement, couverture, sûreté, surprise, initiative, offensive, etc.

Le second principe universel découle directement à la fois du caractère dialectique de la stratégie, donc des « lois d'action réciproques », et du caractère contingent de l'action de guerre. Il s'agit du « principe d'adaptation » dont l'application suppose d'ailleurs que le premier soit respecté. Par sa nature dialectique, plus que l'art d'agir, la stratégie apparaît comme l'art de réagir, comme l'art du coup d'après, ce qui nécessite à la fois la bonne compréhension de ce phénomène et le respect de l'intelligence de l'Autre, de sa volonté propre de l'emporter – sinon, il n'y aurait pas de guerre. La stratégie suppose donc, par essence, la capacité d'adaptation.

Direct et indirect

Les styles de guerre – donc de stratégie – peuvent être définis par leur position sur un continuum.

À l'une des extrémités, le style indirect recherche la meilleure efficacité opérationnelle en évitant la bataille ou en la réduisant au minimum. Privilégiant la manœuvre dans les différents espaces de la guerre, « attendant l'essentiel de la décision de moyens autres que la victoire militaire » (Beaufre), il recherche une situation avantageuse permettant au mieux d'imposer sa volonté en évitant la bataille, au pire, si celle-ci ne peut être évitée, d'obtenir le meilleur rendement opérationnel des forces engagées, le plus souvent en frappant l'ennemi en un point faible – existant ou suscité – et en recherchant son effondrement.

La stratégie indirecte ne vise pas la destruction organisée de l'adversaire mais cherche, dans les champs d'action non militaires et militaires, à le priver de sa liberté d'action aux différents niveaux de la guerre puis, si nécessaire, à disloquer la structure adverse et donc sa capacité à agir en tant qu'organisation capable de produire de la violence et d'imposer une volonté. Au niveau militaire, elle vise la dislocation par la destruction de l'élément clé – la clé de voûte – en s'attaquant à la source de la puissance plus qu'à la puissance elle-même. Le but est d'obtenir un effet de levier par l'application d'une supériorité relative ponctuelle sur une vulnérabilité décelée et d'obtenir, par effet d'entraînement, l'annihilation du système adverse. Les succès sont proportionnels aux risques pris plus qu'aux efforts, auxquels ils visent d'ailleurs à être largement supérieurs

À l'autre extrémité, le style direct recherche l'affrontement visant la destruction cumulative des moyens adverses. Il voit la guerre comme une confrontation de puissance plus que d'intelligence et privilégie la réflexion quantitative. L'usure de l'Autre, plus que son effondrement, est recherchée ; le succès est perçu comme le résultat de l'effet cumulatif de la

force et de la puissance de destruction matérielle. Au cœur de la démarche directe, la recherche de l'efficacité peut se traduire par des « approches indirectes » dont l'idée centrale, selon Beaufre, est de « renverser le rapport de forces opposées avant l'épreuve de la bataille par une manœuvre et non par le combat [...] à compenser, par un jeu subtil, l'infériorité où l'on se trouve » (1963). L'archétype de la stratégie directe est l'offensive ouverte qui n'exclut pas la « manœuvre sur les derrières », parfaitement réalisée par l'empereur Napoléon I^{er} à Ulm (1805) et Iéna (1806), par le général MacArthur à Incheon (1950) ; ou le « débordement », comme dans le plan Schlieffen mis en œuvre en août 1914 par les armées allemandes.

Les deux types de stratégie relèvent de deux visions différentes de l'ennemi et de soi-même. La perception de sa propre puissance pousse à la stratégie directe, qui tend souvent à n'être qu'une addition de tactiques visant l'efficacité technique. À l'inverse, la faiblesse, la vulnérabilité poussent à la réflexion, à la stratégie permettant la valorisation de ses éléments de force, leur rendement optimal, bref à l'efficacité et l'optimisation du rendement opérationnel.

La stratégie directe adopte une vision quantitative de l'ennemi, perçu comme une addition de forces dont la domination suppose une supériorité relative, initiale d'abord, puis progressivement accrue par l'usure infligée. Comme au jeu de dames, l'action est menée d'abord dans le champ matériel ; l'adversaire est compris comme un ensemble de capacités dont on recherchera l'anéantissement, avec une prédilection pour l'offensive et l'attaque frontale. La bataille, souvent centralisée et conduite de manière scientifique, en constituera l'argument majeur.

À l'inverse, la stratégie indirecte relève d'une vision systémique, l'ennemi étant moins perçu comme une accumulation de puissance que comme un système innervé, irrigué, géré, avec ses points forts mais également ses points faibles, ses vulnérabilités. La cible de l'action n'est pas constituée des composants du système mais de sa cohérence ; c'est la stratégie de l'adversaire, ses plans, qui seront de préférence attaqués, avant sa force. Comme au jeu d'échecs, où il s'agit davantage de paralyser que de détruire, ce type de stratégie favorise l'économie des moyens, permet la victoire du faible ; il laisse une large part à la décentralisation et à l'initiative, indispensables à l'exploitation rapide des vulnérabilités décelées. L'action vise d'abord les champs psychologiques et la désintégration morale ; « l'acte décisif » est recherché plutôt que « l'acte destructeur » (Clausewitz). Le *blitzkrieg* allemand en constitue l'exemple typique.

De l'armée que l'on pousse en avant à la stratégie globale qui prend en compte tous les éléments de la puissance d'un État, le cheminement a été long, s'adaptant pas à pas à l'élargissement du monde et des palettes de moyens.

Mais, quelle qu'elle soit, la stratégie vise, par l'action ou la menace de l'action, à l'imposition de la volonté politique à l'adversaire. Ce qui suppose que celui-ci « cède » et qu'il y ait donc, à un moment donné, un « acte décisif » – que Clausewitz différencie bien de « l'acte destructeur » – qui provoque une bascule psychologique vers le renoncement. Ce qui fait dire fort justement à Beaufre que la « décision est un événement d'ordre psychologique » qui vise à « convaincre qu'engager ou poursuivre la lutte est inutile ».

Du bas en haut du spectre de la guerre, de l'acte tactique jusqu'au niveau politique, toute victoire relève du psychologique : c'est bien l'esprit de l'Autre que vise toute action stratégique. Dans la bataille, on recherche le choc matériel puis psychologique qui brise la cohésion et désintègre le lien moral unissant les combattants d'une armée bientôt disloquée en foule d'individus. La victoire, c'est le moment où l'Autre accepte la volonté qui lui est imposée, soit qu'il n'ait plus les moyens de lutter, soit que son « système » se soit effondré. N'est vaincu que celui qui s'estime vaincu.



Mots clés

Stratégie
Tactique
Guerre
Polémologie

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Beaufre, A., *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette, 1998 [1963].
- Brodie, B., *War and Politics*, New York, NY, Macmillan, 1973.
- Castex, R., *Théories stratégiques*, Paris, Economica, 7 tomes, 1996.
- Chaliand, G., *Anthologie mondiale de la stratégie*, Paris, Robert Laffont, 2009.
- Clausewitz, C. von, *De la guerre*, Paris, Éditions de Minuit, 1992.
- Corbett, J., *Principes de stratégie maritime*, Paris, Économica, 1993.
- Coutau-Bégarie, H., *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 1999.
- Desportes, V. et Phélizon, J.-F., *Introduction à la stratégie*, Paris, Economica, 2007.
- Foch, F., *Des principes de la guerre*, Paris, Economica, 2007.
- Gaule, Ch. de, *Le Fil de l'épée*, Paris, Perrin, 2010.
- Jomini, A. de, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, Éditions Champ Libre, 1977.
- Liddell Hart, B., *Stratégie*, Paris, Perrin, 1998.
- Ludendorff, E., *La Guerre totale*, Paris, Perrin, 2010.
- Manstein, E. Von, *Victoires perdues*, Paris, Plon, 1958.
- Pénisson, B., *Histoire de la pensée stratégique*, Paris, Ellipses, 2013.
- Saxe, M. de, *Mes rêveries*, Paris, Economica, 2002.